

LE PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six Mois 2 »
Un An 4 »

Rédaction et Administration: 14, rue Confort, Lyon

ANNONCES

Annonces. . . . la ligne 0.25
Réclames. . . . — 0.50

V. FOURNIER, DIRECTEUR

Sommaire

Causerie LUCIEN.
Le *Passe-Temps* et le *Parterre* X...
Echos artistiques P. B.
Nos théâtres X...
Quatuors de quatrains G. MONAVON.
Croquis alpestres (*suite*) UN ATTENTIF.
Notre Album: Pensée d'automne ARMAND SYLVESTRE.
Jardinage ALBERT PRADEL.
La jeune malade (sonnet) LOUISE HERMEL.
Un chef d'orchestre sourd JEAN ALESSON.
Casino. — Scala-Bouffes. — Eldorado.
Bulletin financier X...

« LE PASSE-TEMPS » ET « LE PARTERRE »

Le *Passe-Temps* est aujourd'hui dans sa vingt-deuxième année d'existence, et nous croyons qu'on ne pourrait pas citer un autre journal de même genre ayant parcouru une si longue carrière.

Ce succès, dont nous pouvons être légitimement fiers, démontre que le public nous a tenu compte des efforts et des soins que nous avons toujours apportés à la rédaction de notre journal, en cherchant à le varier en suivant dans ses transformations le mouvement littéraire.

Vendu seul dans l'intérieur des théâtres, le *Passe-Temps* a une situation exceptionnelle qui n'est pas modifiée, mais la loi sur la presse autorisant maintenant la vente sur la voie publique, il nous a paru bon d'en profiter et de ne pas en laisser exclusivement le bénéfice aux autres.

Voici donc la combinaison que nous avons adoptée.

A partir du premier numéro d'octobre, le *Passe-Temps* fusionnera avec le *Parterre*, et les deux journaux réunis seront dorénavant vendus à l'intérieur des théâtres, et à l'extérieur au prix uniforme de dix centimes.

Nous voulons espérer que le public des lecteurs conservera au *Passe-Temps* et au *Parterre* la sympathie qu'il nous a toujours témoignée: tous nos efforts tendront à la justifier.

CAUSERIE

Puisque nous avons la bonne fortune d'avoir en ce moment M. Coquelin à Lyon, causons aujourd'hui — si vous le voulez bien — de la question Coquelin, car il y a une question Coquelin comme il y a la question de Madagas-

car, et il est très certain que, dans le monde spécial du théâtre, on se préoccupe beaucoup plus de la première que de la seconde.

Résumons les faits.

Vous savez que M. Coquelin, sociétaire de la Comédie-Française, quitta brusquement ce théâtre — il y a quelques années — pour entreprendre des tournées à l'étranger.

Suivant l'exemple de Sarah Bernhardt qui, elle aussi dans les mêmes conditions, avait un beau matin lâché le Théâtre-Français, M. Coquelin partit à la conquête de la Toison-d'Or.

Le départ de M. Coquelin fit un beau tapage dans le monde théâtral, et fut même assez sévèrement critiqué par quelques journalistes prétendant que lorsqu'on a l'honneur d'appartenir au Théâtre-Français on doit y mourir.

Ce sont là de belles phrases, mais je me demande si ces journalistes, dans la situation où se trouvait M. Coquelin, n'auraient pas agi identiquement comme lui. Il est facile de prêcher le désintéressement lorsqu'il s'agit des autres. L'éminent artiste avait fait l'agréable rêve d'être millionnaire, et se sentait de taille à le réaliser, ce qu'il a fait. Peut-on l'en blâmer? Je ne le crois pas.

C'est ici que surgit ce que j'ai appelé la question Coquelin.

M. Coquelin, ayant gagné le ou les millions qu'il ambitionnait, a été pris de la nostalgie de Paris, car pour un artiste, il n'y a qu'un Paris au monde. Dans ses tournées — qui ont été une marche triomphale — M. Coquelin jouant toujours les mêmes pièces a fait surtout du métier et il éprouve aujourd'hui le besoin de faire de l'art; or, l'art s'affirme surtout pour le comédien dans la création de rôles nouveaux, et ce n'est qu'à Paris qu'il peut livrer au public cette bataille, dont la victoire proclamée par les critiques porte aux coins les plus reculés le nom triomphant de l'artiste.

On se demandera pourquoi, pris d'un pareil désir, M. Coquelin ne s'est pas présenté au Théâtre-Français — où il est déjà rentré une première fois depuis sa sortie — et où on eut tué le veau gras pour fêter la retour de l'enfant prodigue.

M. Coquelin ne m'a pas fait ses confidences à ce sujet. Il a pu lui déplaire peut-être d'être simple pensionnaire dans un théâtre dont il a été sociétaire. Mais je m'imagine surtout que M. Coquelin a pris des idées d'indépendance et qu'il entend aujourd'hui faire — en fait d'art

— ce qui lui plaît. Voilà pourquoi, probablement, il a accepté avec enthousiasme la proposition de Sarah Bernhardt d'entrer à la Renaissance ou les deux ex-sociétaires du Théâtre-Français entendent faire du nouveau. Ainsi, M. Coquelin créerait le rôle de Falstaff de la pièce tirée de Shakespeare par Paul Delair, l'auteur de la *Mégère apprivoisée*, et on monterait avec un luxe particulier de décors l'*Amphytrion* de Molière dans lequel — détail curieux — se produira un fait qu'on n'a encore jamais vu, et qu'on ne verra qu'au théâtre de la Renaissance.

Le rôle de Mercure sera rempli par M. Coquelin, et celui du Sosie par son fils, Jean Coquelin; or, c'est par pure convention qu'au théâtre on admet que les deux Sosies, le vrai et le faux, se ressemblent à s'y méprendre. A la Renaissance, il n'y aura pas besoin d'avoir recours à l'illusion, car on sait que Jean Coquelin est le portrait frappant de son père.

En quittant la Comédie-Française, M. Coquelin n'a été en aucune façon diminué. Il est aujourd'hui ce qu'il était hier, un des trois ou quatre artistes de l'époque contemporaine dont le talent confine parfois au génie; et s'il était honoré d'appartenir au Théâtre-Français, par contre le Théâtre-Français était — il faut le reconnaître — honoré lui aussi d'avoir un artiste de cette valeur.

La situation qu'abandonnait M. Coquelin — et il fallait pour cela qu'il fut bien sûr de lui-même — était des plus belles, pas mal de gens — y compris votre serviteur le premier — s'en contenteraient sans rien ambitionner davantage.

Sociétaire à part entière, M. Coquelin touchait chaque année, sur les bénéfices, de quarante à cinquante mille francs, somme à laquelle il faut ajouter les feux, sa part annuelle du fonds social estimée à une cinquantaine de mille francs, et les bénéfices résultant des représentations données en province avec l'autorisation du Théâtre-Français qui, lorsqu'il s'agit des premiers sujets se montre fort coulant. Additionnez le tout, et il en ressortira un total respectable.

Mais si le fameux décret de Moscou a fait une part si belle aux sociétaires, il leur impose en revanche des obligations: c'est ainsi qu'un sociétaire, quittant le Théâtre-Français, ne doit pas se produire dans un théâtre de Paris ou de la province, sous peine d'avoir à payer cent mille francs d'amende: c'est, je crois, la somme que Sarah Bernhardt a versée dans la

caisse du Théâtre-Français quand elle est entrée au Vaudeville.

Dès que la nouvelle du contrat passé par M. Coquelin avec Sarah Bernhardt a été connue, le bruit a couru que le Théâtre-Français allait faire un procès à son ancien sociétaire et ce procès, en effet, le Théâtre-Français ne peut pas ne pas le faire, ses règlements l'y obligent.

La question d'argent préoccupe peu M. Coquelin, qui est prêt à verser l'amende de cent mille francs pour recouvrer sa liberté et faire ce qui lui plaît. Néanmoins, il accepte le procès. Voici la thèse qu'il soutient :

« Je considère mon cas comme unique dans les annales du théâtre. Je ne sais si on me fera un procès ; mais, si on me le fait, il sera curieux d'établir que c'est la Comédie qui a été la première à manquer à cet article du décret de Moscou. Car, après que je me suis retiré comme sociétaire, elle m'a engagé, il y a trois ans, comme simple pensionnaire, me prenant dans les mêmes conditions où la Renaissance va me prendre et me mettant, par le fait, dans le cas de tomber sous le coup d'une amende. Ce qu'elle a fait, un autre théâtre peut le faire, ce me semble, à moins qu'il ne soit établi, dès à présent, qu'elle peut agir comme bon lui semble et vivre en dehors de la loi commune. »

Les juges accepteront-ils cette thèse, ne manquant dans tous les cas ni d'esprit ni d'originalité.

Quoiqu'il en soit — et c'est pour nous le point important — M. Coquelin nous revient, et il faut s'attendre avec lui non seulement à de belles créations, mais à du nouveau. Notre pauvre théâtre en a grand besoin.

La révolution qu'ont tenté les naturalistes, a piteusement échoué, et il faut trouver autre chose.

LUCIEN.

ÉCHOS ARTISTIQUES

Voici — à l'ouverture de la saison théâtrale 1894-95 — la composition de la troupe de la Comédie-Française :

COMITÉ DU THÉÂTRE-FRANÇAIS

Président : M. Jules Claretie.

Membres : MM. Mounet-Sully, Worms, Baillet, Coquelin cadet, Prudhon, Silvain. — Suppléants : MM. le Bary, de Féraudy, Boucher. — Secrétaire M. Monval. — Comité de lecture : MM. Truffier, Leloir.

SOCIÉTAIRES, PAR RANG D'ANCIENNETÉ

MM. Got, Mounet-Sully, Worms, Coquelin cadet, Prudhon, Silvain, Baillet, Le Bary, de Féraudy, Boucher, Truffier, Leloir, J.-P. Mounet, Lambert, G. Berr, P. Laugier.

M^{mes} Reichenberg, Barreta-Worms, Emilie Broisat, Bartet, Granger, Dudley, Pierson, Muller, Marsy, Ludwig, Kalb.

PENSIONNAIRES

MM. Martel, Joliet, Dupont-Vernon, Villain, Roger, Falconnier, Hamel, Clerh, Leitner, Dehelly, P. Vayret, C. Esquier.

M^{mes} Fayolle, Frémaux, Amel, Persoons, Hadamar, du Minil, Rachel Boyer, N. Martel, Bertiny, Lynnès, Moréno, Lerou, J. Hading, Brandès, Thomsen, Lainé.

**

Au nombre des engagements contractés par

M. Campocasso, pour notre première scène, on cite ceux de MM. Affre, Duc et Delvoye, et parmi les nouveaux venus, le baryton Montfort, la basse Verin et M. Simon, un jeune baryton qui vient de remporter de brillants succès aux derniers concours du Conservatoire.

D'autre part, quelques-uns de nos confrères parisiens viennent de publier la note suivante :

« Nous avons vu hier les maquettes des décors que M. Campocasso, directeur du Grand-Théâtre de Lyon, a fait faire pour *Hulda*. Elles sont très jolies et très artistiques, et l'œuvre de César Frank sera montée à Lyon avec un grand luxe de mise en scène. »

« Bien entendu, la presse parisienne sera convoquée à cette solennité artistique. »

**

M. Alexandre Dumas vient d'envoyer à ses nouveaux interprètes de la *Femme de Claude*, à la Renaissance, des brochures de la pièce qui vient d'avoir un si grand succès.

Sur l'exemplaire de M^{me} Sarah Bernhardt, il a écrit une dédicace en latin :

« Recete ; non est enim puella mortua. Et deridebant eum, »

Et cum ejecta esset turba, intravit, et tenuit manum ejus ; et surrexit puella. »

Et exiit fama hæc in universam terram illam. »

Ad Sarah Bernhardt quæ miracula facit sicut Christus ipse.

Gratissimus.

A. DUMAS F.

Sur l'exemplaire remis à M. Guitry, la dédicace du Maître n'est pas moins flatteuse... quoique en français :

A Guitry — le « Claude » rêvé par l'auteur.

A. DUMAS fils.

Septembre 1894.

En remettant la dédicace latine, Alexandre Dumas a dit en souriant à M^{me} Sarah Bernhardt : « Et si vous ne savez pas le latin, vous le devinez certainement, vous devinez tout. »

**

MM. Abbey et Grau ont définitivement constitué leur troupe pour la prochaine saison du *Metropolitan Opera House* à New-York.

Elle comprend les noms de M^{mes} Melba, Sibyl Sanderson, Eames, Bauermeister, Zélie de Lussan, Lucile Hill, Scalchi, et de MM. Jean de Reszké, Tamagno, Novelli, Mauguère, Rinalbini, Ancona, Vaschetti, Maurel, Carbone, Edouard de Reszké, Castelmarty, Plançon, Abramoff. Les chefs d'orchestre seront MM. Mancinelli et Beignani, et nous relevons dans le répertoire les ouvrages suivants : *Thaïs*, *Esclarmonde*, *Werther*, *Manon*, *Mignon*, *Lakmé*, *Roméo et Juliette*, *Falstaff*, *Othello*, *Un Ballo in maschera*, les *Maîtres Chanteurs*, *Cavalliera rusticana*, *Samson et Dalila*, *Phryné*, *Elaine*, *Pagliacci*.

**

On sait que la propriété des œuvres littéraires et musicales ainsi que le droit de reproduction des œuvres artistiques tombent dans le domaine public cinquante ans après la mort des auteurs.

Il est question, à ce sujet, du dépôt d'une proposition qui tendrait à assurer cette pro-

priété à l'Etat et à le rendre l'ayant-droit des auteurs ou de leurs héritiers.

**

« L'usine Mascagni, dit l'*Eventail*, continue fonctionner avec une régularité à laquelle les économistes ne seront pas les derniers à rendre hommage. On annonce qu'il a achevé un nouvel opéra, *Serafino d'Albani*, dont le livret est emprunté au roman *Prêtre et Noble*, de Nicola Miras (?).

« A quand la mise en musique de la dernière Montépinade par le sympathique usinier ? »

Pas aimable, mais pas du tout, notre excellent confrère.

**

Est-ce bien un *écho* artistique ?

M. Joseph Pujol, plus connu sous le nom de « Pétomane », vient de se faire entendre dans une enceinte ordinairement réservée à d'autres exercices.

C'est, en effet, devant le tribunal de commerce de la Seine, que ce musicien d'un art tout spécial s'est présenté pour réclamer à un entrepreneur de tournées de forts dommages-intérêts.

L'entrepreneur en question avait engagé M. Pujol, l'an dernier, pour l'Exposition de Chicago et lui avait même fourni une provision de 1,000 francs.

Ayant attendu vainement pendant deux mois, dans un hôtel meublé de Marseille, un ordre de départ, le Pétomane prétendit que ce repos forcé avait causé à son talent le plus grave préjudice.

Sa « voix » s'était enroutée, disait-il, faute d'un exercice régulier. Une expertise, on le conçoit, eût été particulièrement délicate. Aussi, sans recourir à la procédure ordinaire, c'est-à-dire au renvoi devant arbitre, les magistrats consulaires ont-ils rendu, sur le siège même, un jugement qui condamne l'entrepreneur à payer au musicien fin de siècle une indemnité de 1.200 fr. sans retenue des avances par lui faites à M. Pujol.

Jugeant la satisfaction médiocre, le Pétomane n'a pas cru devoir offrir une aubade au tribunal, et s'est retiré sans bruit.

**

Il va falloir renoncer à un cliché bien cher.

Le compte rendu des cérémonies religieuses en musique aimait à se terminer par ces mots :

« Le public a vivement regretté que la sainteté du lieu empêchât qu'on applaudît. »

Les Belges ont changé tout cela, ils ont brisé la glace.

Dernièrement, leur compatriote, le baryton Noté, de l'Opéra, ayant chanté à l'église, à Anvers, au mariage du docteur Dupont, fut vigoureusement applaudi « malgré la sainteté du lieu ».

On l'a porté en triomphe après la cérémonie, et il est rentré chez lui escorté d'une foule énorme parmi laquelle s'agitait, en criant des mots étranges, toute une nuée de Congolais qui avaient déserté l'Exposition pour assister au mariage de « leur docteur » et qu'on avait d'ailleurs religieusement mis à la porte de l'église qu'ils encombraient.

**

Un statisticien anglais s'est amusé à comp-

ter les concerts qui ont eu lieu dans son pays pendant l'année dernière. On se sent pris de vertige rien qu'en transcrivant ces chiffres : cent quarante-huit mille six cent quarante-cinq concerts ont été annoncés dans les journaux anglais. Ces annonces ont couvert neuf millions, 513, 280 lignes et il faudrait quatre-vingt-quinze mille cent trente-deux heures, ou trois mille neuf cent soixante journées de travail pour les inscrire à la main.

Où s'arrêtera la folie de la statistique?
P. B.

NOS THÉÂTRES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Les représentations que M. Coquelin doit donner — pendant un mois dit-on — au Théâtre des Célestins ont commencé cette semaine par *Mademoiselle de la Seiglière*, une délicieuse comédie comme hélas ! on n'en jouait plus depuis longtemps.

Ces représentations obtiennent le succès que j'avais prévu. A la première, la salle était comble, et il en sera certainement de même à toutes les autres soirées.

Dans son art — je l'ai déjà dit — M. Coquelin est un érudit : il l'a étudié à fond, mais ce qu'il y a de remarquable, surtout chez cet artiste, ce sont ses qualités qui lui font une personnalité à part.

On peut être un excellent comédien et ressembler un peu à tout le monde. M. Coquelin ne ressemble, lui, à personne. Chacune de ses créations, aussi bien que chacune de ses reprises dans l'ancien répertoire, a un caractère bien personnel.

M. Coquelin est si bien en possession de son art, dont il connaît tous les secrets, qu'il a pu, et toujours avec succès, aborder des rôles complètement en dehors de son emploi qui est celui de comique auquel la nature semble l'avoir destiné, car il est impossible de trouver une physionomie plus spirituelle, soulignant le mot et le mettant en valeur.

J'ai dit que M. Coquelin avait débuté par *Mademoiselle de la Seiglière*. Dans la seconde représentation il a joué *Tartuffe* et les *Précieuses ridicules*.

Le rôle de *Tartuffe* est assez mal défini, et pour ce motif fort difficile à interpréter : chacun le comprend à sa façon, M. Coquelin — pour sa part — estime que c'est un rôle comique. Je n'ai pas à trancher la question, je ne puis constater qu'une chose c'est que M. Coquelin est excellent dans *Tartuffe*.

Vous savez de quelle façon M. Coquelin joue les *Précieuses ridicules*. Il y est tout simplement merveilleux par son entrain et sa verve ; la scène du sonnet a été pour lui un triomphe.

Je terminerai par une bonne nouvelle. Les *Cabotins* comédie de notre compatriote M. Pailleron, et le dernier succès du Théâtre-Français, sera représentée à Lyon pendant le séjour de M. Coquelin, qui remplira le principal rôle.

Une nouveauté avec M. Coquelin y créant un rôle, voilà certainement un fait qui ne se renouvellera pas dans les annales du Théâtre des Célestins.

Je m'aperçois que je n'ai rien dit des artistes qui donnent la réplique à M. Coquelin, ce

serait injuste car spécialement par leurs qualités d'ensemble ils contribuent au succès des représentations. Mes lecteurs savent que j'ai toujours dit que la qualité d'ensemble était la première au théâtre, mais pour y arriver il faut un régisseur sachant mettre tout au point : et M. Coquelin est, paraît-il, un de ces régisseurs. Je lui fais mon compliment sincère des résultats qu'il a obtenus pour lui. X.

QUATUOR DE QUATRAINS

VANITÉ DE LA GLOIRE

Homme ! épris ici-bas d'une vaine grandeur,
Tu voudrais à ton nom joindre un éclat suprême...
Va, la gloire n'a point d'écho pour le bonheur :
Le souvenir n'est doux que dans le cœur qui t'aime !

PEINE INGUÉRISSE

Parmi les maux humains qu'on apaise et qu'on aide,
Ceux du corps maintes fois se peuvent secourir.....
Mais comment au cœur tendre apporter un remède,
Quand, mourant de sa peine, il ne veut pas guérir?....

VANITÉ DE LA VIE

Avide d'être heureux, l'homme ici-bas, sans trêve,
Suit ses desirs trahis aussi tôt que conçus,
Et, parmi les débris de ses espoirs déçus,
Sa vie, hélas ! n'est plus que le rêve d'un rêve!....

LE GITE SUPRÊME

L'homme marche à la tombe, inévitable gîte
La vie est ainsi faite, il nous faut la subir...
Le faible se lamente et l'insensé s'irrite ;
Le sage dit : c'est bien ! Tout est né pour mourir !
Gabriel MONAVON.

CROQUIS ALPESTRES

III

Le séjour.

(Suite.)

c) Les Américains, eux, ne sont pas venus au monde avec cette qualité : le respect. Ils sont bien amusants. Et d'abord combien ne diffèrent-ils pas des Anglais ! A ce propos j'éviterai les lieux communs habituels, il suffit simplement de constater une fois de plus une dissemblance d'autant plus surprenante que, somme toute, les uns et les autres appartiennent à la même race, d'où l'on peut tirer cette conclusion intéressante : deux peuples sortis d'une même souche, ayant une commune origine, deviennent étrangers l'un à l'autre du jour où la question de territorialité s'impose. Dès l'instant que chacun de ces peuples frères devient possesseur d'un *home* propre, l'idée de congénialité et de nationalisme s'efface devant le droit de propriété. C'est ce qui est arrivé chez les Américains. Lorsqu'ils se sont trouvés indépendants et libres, une sourde rivalité s'est élevée entre eux et l'Angleterre, désunissant les enfants et la mère. Et cette rivalité a même été si violente qu'elle s'est tournée peu à peu en opposition systématique. Tandis que le continent britannique demeurait fidèle aux usages anciens, aux vieilles coutumes ancestrales, les Etats-Unis répudièrent la forme monarchique pour fonder, au prix de bien des secousses intestines et des guerres sanglantes, un gouvernement républicain arrosé du sang d'un Lincoln. Chose étrange, cette profonde différence politique séparant deux grands pays se manifeste encore dans les mœurs de leurs habitants. Les Américains se trouvent, à beaucoup de points de vue, aux antipodes des Anglais. Les hommes sont plus ouverts, plus

contenus aussi peut-être, comme des gens acharnés au *struggle for life*, plus indépendants que les Anglais. « Beaucoup sont austères réellement et grâce à différentes raisons : fermeté de principes, froideur de tempérament, activité de la vie, obsession des affaires, habitude prise de respecter dans la femme l'individu, avant même de s'apercevoir que l'individu est une femme, comme le disait M. Paul Bourget. L'hypocrisie est le refuge des autres » (1).

Quant aux Américaines, elles sont plus aimables, plus gaies, plus névrosées aussi, malheureusement, que les Anglaises. Rappelez-vous ce que M^{me} Bentzon nous racontait naguère de la condition des femmes aux Etats-Unis ; aussi n'hésiterai-je pas à prétendre que les Américaines sont infiniment plus charmantes que les Américains, et cela à l'inverse des femmes anglaises, souvent bien moins agréables que les hommes. Fort indépendantes, elles n'abusent point de leur liberté, mais en usent, au contraire, d'une intelligente façon. J'ai rencontré deux miss américaines, fort jolies personnes, qui accomplissaient un voyage autour du monde avec un sérieux profit cérébral. Ces jeunes filles avaient ramassé ça et là, au cours de leurs pérégrinations, des documents intellectuels fort intéressants. Filles de millionnaires, s'ennuyant chez elles, lassées de flirter avec des jeunes gens poseurs ou nuls, elles avaient demandé à leurs parents et obtenu d'eux la permission de voyager. Et sans retard, elles s'étaient mises en route pour dix-huit mois !

Et je vous en prie, qu'on ne vienne pas me parler de la *légèreté bien connue* des Américaines, rien n'est plus absurde. Assurément, chez elles on rencontre des exceptions comme partout, mais la plupart sont des femmes très bien élevées, d'un accueil gracieux. Leur extérieur avenant attire auprès d'elles beaucoup d'hommes : je n'y vois aucun mal, car j'estime que le charme principal de la femme provient, en grande partie, de la grâce, et je ne saurais reprocher aux Américaines d'en être remplies et récompensées par les hommages qu'on leur témoigne.

Ce n'est pas à dire d'ailleurs que tous les Américains ou toutes les Américaines qui voyagent méritent un livret d'intelligence. Je suis à cet égard de l'avis de M^{me} Bentzon, prétendant que « bon nombre d'Américains de la meilleure société fort au courant de toutes les choses européennes ne passent pas, comme tant d'autres, la plus grande partie de leur vie à l'étranger, sentant trop pour cela que chez eux beaucoup de choses essentielles sont encore à faire, et que leur devoir est d'y prêter la main ». Mais de ceux-là nous n'avons pas à nous occuper, malgré notre admiration pour leur patriotisme et leur façon d'entendre la vie. Revenons à leurs frères nomades, et surtout à leurs sœurs dont la curiosité d'esprit arrache encore à M^{me} Bentzon cette judicieuse remarque : « Beaucoup de jeunes filles sont bonnes musiciennes ; elles s'empressent, aussitôt qu'elles le peuvent, de partir pour l'Allemagne. Celles qui dessinent vont étudier la peinture en France, en Italie, prétexte à voyager. Au retour elles travaillent d'arrache-pied, rivalisant d'ardeur et de persévérance avec les artistes de profession. *Rien à demi* semble être la devise de toutes ces intelligentes, tenaces et ambitieuses personnes » (2).

En ce qui me concerne je ne sais pas qu'il y ait quelqu'un de moins snob que moi. Snobisme, imbécillité ou gâtisme mondain, à mon sens, c'est tout un. Eh bien ! je vous avoue franchement que j'ai trouvé très crâne et d'un bel exemple à suivre cette jeune New-Yorkaise qui, dernièrement, fatiguée

(1) cf. Condition de la femme aux Etats-Unis, par Th. Bentzon, *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} septembre 1894.

(2) Condition de la femme aux Etats-Unis, *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} septembre 1894.

d'entendre toujours vanter Wagner, résolu, pour savoir à quoi s'en tenir au juste sur les procédés musicaux du grand maître, d'effectuer la traversée de l'Océan et de se rendre à Bayreuth ! Combien peu de nos riches jeunes filles françaises, même si elles jouissaient d'une latitude analogue à celle laissée aux miss américaines, se dérangeraient pour satisfaire une si noble curiosité d'art — commune là-bas — ou seulement se préoccuperaient de questions esthétiques ou musicales de ce genre !

A un nombre des très aimables étrangers que votre villégiature peut nous amener à fréquenter, il faut compter les Russes. Ce n'est pas que ces derniers se rapprochent du Français par ces affinités mystérieuses dont on a voulu quelquefois nous entretenir. Les races sont trop distinctes. Si l'on en doute qu'on veuille bien se reporter aux pages consacrées par M. de Vogüé au *Roman Russe*. Personne n'a mieux fait comprendre que l'éminent académicien à quel point notre génie national, nos mœurs et nos idées diffèrent. Qu'est-ce, en effet, que la Russie ? Un grand empire, le siège d'une autocratie et d'un monarchisme absolus, d'un autoritarisme à outrance, obligatoire, du reste, puisqu'il a pour objet le maintien de l'ordre établi ; et en même temps le centre et la tête d'une orthodoxie, d'une religion fort importante dont les ramifications s'étendent jusqu'aux confins de la Mongolie, du Thibet, de la Chine. Sa littérature est une floraison intellectuelle particulière, sauvage, étrange, parfois géniale : Voyez Tolstoï, Tourguénief, Gogol, Dostoïevski.

Au point de vue moral, ses habitants sont des fatalistes, des passionnés ; et en tant qu'intellectuels des timides ou des indifférents.

Mais voici leur supériorité : parlant un idiome des plus compliqués, les Russes apprennent aisément les langues européennes et surtout le français. Il est l'objet d'études suivies chez tous les gens appartenant à un milieu de famille un peu relevé. En même temps que les premiers mots russes, les lèvres enfantines balbutient des mots français. Plus tard ce sont des livres français que jeunes gens et jeunes filles parcourent en même temps que les ouvrages de leur pays ou les recueils anglais et allemands. De là, une curiosité naturelle dans la haute société russe pour tout ce qui touche à l'internationalisme et conséquemment de sa part une assimilation remarquable des éléments ethniques propres à chaque pays en particulier. De là encore l'amour des voyages, les déplacements aisés, les transplantations pour plusieurs mois en des contrées fort éloignées de Russie. J'ai rencontré des Russes établis en Italie où si peu de Français se fixent. — De là enfin, comme résultante de leur connaissance de notre langue que les Allemands et les Anglais parlent avec moins de facilité, un grand plaisir à voyager en France où ils se familiarisent rapidement avec les usages et les coutumes et où ils trouvent un accueil amical.

C'est peut-être à l'influence exercée par notre littérature fort répandue dans l'Empire qu'il faut faire remonter la cause de cette sympathie des Russes pour la France. Il est bon de ne pas nous dissimuler toutefois que la politique et surtout l'argent ont prêté leurs auspices à l'alliance qui a jeté la Russie dans les bras de la France si bien fournie en capitaux, malgré le dire des esprits aigris.

Les Russes rencontrés en Suisse n'échappent point à la règle commune. Ce sont bien les gens alertes, sympathiques et causeurs que vous connaissez peut-être si vous avez quelque Russe pour ami. Avec eux la conversation est facile. Avec les femmes elle est toujours agrémentée d'un peu de fine ironie. Si le Russe est ordinairement grave avec son beau masque de géant blond ou flavescent, la russe l'est moins, souvent même elle est fort enjouée. S'il est vrai qu'on trouve parmi elles des névrosées et disons le mot, des hystériques, le fait est absolument rare. Et nous sommes loin de l'époque où un écrivain affirmait que les Russiennes sont toutes

des « détraquées ». A ce compte-là, on pourrait prétendre la même chose de nos Parisiennes si, par détraquées, on entend la vivacité d'esprit, la rapidité et la mobilité des gestes, l'originalité spirituelle des réparties, l'imprévu des saillies, la facilité à rire de tout et de rien. La vérité est que les femmes russes conservent dans leurs veines, mêlé aux restes du sang de leurs ancêtres orientaux les Huns, le sang des races sauvages — d'Armates, Slaves ou Goths — qui, primitivement, se ruèrent sur l'empire. Ce sont des êtres de nerfs, de passion et d'une grâce souriante, parfois même d'un entrain exhubérant. Un intellectuel de mes amis les appelait « des tigresses apprivoisées ». Sans parler de la malsonnance du terme, le qualificatif de « chattes troublantes » leur convient mieux, à mon sens, car elles ont, avec les douceurs caressantes, les brusques nervosités, la souplesse rapide et l'énergie légère de ces félins en miniature.

(A suivre.)

UN ATTENTIF.

NOTRE ALBUM

PENSÉE D'AUTOMNE

L'an fuit vers son déclin, comme un ruisseau qui
Emportant du couchant les fuyantes clartés ;
Et, pareil à celui des oiseaux attristés,
Le vol des souvenirs s'alanguit dans l'espace ;
L'an fuit vers son déclin, comme un ruisseau qui

Un peu d'âme erre encore aux calices défunts
Des lents volubilis et des roses trémières ;
Et vers le firmament des lointaines lumières,
Un rêve monte encore sur l'aile des parfums ;
Un peu d'âme erre encore aux calices défunts.

Une chanson d'adieu sort des sources troublées.
S'il vous plaît, mon amour, reprenons le chemin
Où tous deux, au printemps, et la main dans la main,
Nous suivions le caprice odorant des allées ;
Une chanson d'adieu sort des sources troublées.

Une chanson d'amour sort de mon cœur fervent,
Qu'un éternel avril a fleuri de jeunesse.
Que meurent les beaux jours ! que l'âpre hiver
Comme un hymne joyeux dans la plainte du vent ;
Une chanson d'amour sort de mon cœur fervent.

Une chanson d'amour vers ta beauté sacrée,
Femme, immortel été ! femme, immortel printemps !
Sœur de l'étoile en feu qui, par les cieux flottants,
Verse en toute saison sa lumière dorée ;
Une chanson d'amour vers ta beauté sacrée,
Femme, immortel été ! femme, immortel printemps !

Armand SILVESTRE.

JARDINAGE

C'est une duperie, les jardins !
Les jardins qu'on loue aux petits employés
fatigués de la ville et ayant le temps de se
rendre à leurs occupations quotidiennes.

Il y en a des tas, comme ça.
Aussitôt que l'on gagne 200 francs par mois
et un poupon par an, on se dit : Il nous faudrait
un jardin.

Ce qu'on se dore la pilule !
D'abord ça coûte une centaine de francs de
plus de loyer. C'est vrai, répond le petit em-
ployé, mais ça rapporte.

On mange bien 10 francs de salade par an,
hein ? Faut pas aller loin pour manger 10 francs
de salade.

Et les choux ! c'est inimaginable ce que l'on
mange de choux... mettons 2 sous par jour,
37 francs... 40 francs au bout de l'an, et 10,
nous voilà à 50 francs.

Maintenant, quand il faut payer des patates
13 sous le boisseau, au bas mot, c'est la mort.
Avec un jardin !... ça pousse partout, les pa-
tates, et, quand nous y serons il y en aura.
Mettons aussi 10 francs de patates... 60 francs.

Quant aux fruits ! tout le monde sait ce que
ça coûte, le fruit.

Une livre de cerises par ci, un lot de fraises
par là, deux ou trois poires, une tranche de
melon... il y aura des melons dans notre jardin,
n'est-ce pas, femme !

— Certainement, mon ami.

— C'est moi qui bêcherai, le dimanche. On
pourra aussi avoir des lapins, des poules.

Il y a des années qu'on aurait dû penser à
avoir un jardin.

.....

Il est loué le fameux jardin.

Cent mètres carrés divisés en quatre compar-
timents, trois plates bandes, une tonnelle de
vigne, huit ou dix poiriers étiques, un cerisier
grêle et un prunier que mangent les fourmis.

En bordure, des fraisiers qui ont quitté le
mouron des carrés pour vivre plus à l'aise
dans les allées.

On s'est mis à la besogne d'arrache-pied.

Quarante-huit heures après, le jardin est
bêché, paré, propre.

Il est vrai que le petit employé a dû demander
un jour de congé à son patron, parce qu'il a
attrapé une courbature.

C'est la santé un jardin !

Il est vrai encore qu'il a fallu acheter un
tombereau de sable, une pelle, un rateau, un
paroir, une courbèche ; coût : 20 francs.

Ça rapporte les jardins !

Ce qu'il faudra en manger des choux et de la
salade, déjà, pour rattraper ça.

Mais elle est plantée la salade.

Le premier jour, c'est joli, ces petits aligne-
ments verts. Au cordeau, s'il vous plaît.

Seulement, le second jour c'est moins beau ;
les petites feuilles ont une couleur terreuse.

Les jours passent. Quinze jours, trois
semaines.

Les jardiniers novices sont navrés : ça pousse
pas la salade.

On a essayé de faire comprendre aux nou-
veaux que c'est les loches et que les jardiniers
soucieux de la réussite de leurs plans se lèvent
dès trois heures du matin, avant l'aube, pour
exterminer en masse ces gluantes et voraces
bestioles.

Le petit employé a fait un geste de découra-
gement. Il sent qu'on peut tout lui demander,
excepté ça.

Quelques plants, de ceux qui ont la peau
dure, survivent tout de même et grandissent
enfin, dressant crânement vers le ciel deux ou
trois feuilles percées de trous et protégeant un
petit cœur pommé, gros comme une noix. Natu-
rellement, on les mange alors qu'il en faut six
pour faire un plat. Pour comble de déveine,
c'est le moment où l'on donne la laitue pour
rien : quatre pour un sou.

Sur le carré il en est resté quinze. On avait
acheté pour six sous de plants.

Ça rapporte les jardins !

Survient une petite pluie qui grossit et dure
quinze jours.

Plus de fraises, toutes coulées.

Quelques-unes échappent, peut-être ; des
fraises rouges d'un côté, vertes de l'autre,
pourries à la pointes, mangées à la base, cou-
vertes d'eau et de boue, des fraises dont vous
ne voudriez pas pour rien.

Les mangera-t-on, ne les mangera-t-on pas ?

Dame !... c'est du jardin...

On les mange, les enfants ont trois jours de
diarrhée.

C'est la santé, un jardin !

Cependant les fruits grossissent ; on les
goûte pour voir si le *miir* est dedans.

Gare la dysenterie !

Enfin, l'automne est venu. Dans un poirier,
un beau fruit doré mûrit tout seul, à la plus
fine extrémité d'une branche qui ploie sous le
faix.

On lui a voué un culte à cette poire.

Tous les matins avant de partir, le petit employé fait un pèlerinage au poirier.

Dans la journée, les enfants restent pâmés devant le fruit qui se balance lourdement quand l'arbre est secoué par le vent.

La nuit, on rêve que la poire est tombée, cauchemar !

Grande fête ! on va la manger... demain...

Un coup de sonnette :

— Bonjour, cousin.

— Bonjours, les amis... Vous êtes chouettes ici. Ah ! la belle poire, vous permettez ?

— Mais...

— !!!

— (La bouche pleine). Vous pouvez vous vanter d'avoir de bonnes poires... Veinards d'avoir un jardin.

.....
Laissez venir les raisins, ce sera bien autre chose. Tous les parents et les amis vont venir prendre un *petit grappillon*.

Si vous voulez manger de votre raisin, hâtez-vous. Mangez-le vert, mangez-le en fleur.

Où défendez votre bien. Mais alors vous serez le toutou grincheux, le vieux loup qui dit toujours : « Touchez pas aux fruits ! Touchez pas aux fleurs ! Marchez pas sur les carrés... » Et on ne viendra plus chez vous, et vous resterez tout seul dans votre jardin que vous finirez par prendre en grippe.

Oh ! le jardin !

C'est ça qui rapporte... des crises de nerfs, et c'est ça qui est la santé... de ceux qui viennent vous voir.

.....
J'ai trouvé un moyen pour garder mon jardin et en éviter les inconvénients.

Je ne taille plus les arbres ni la vigne.

J'ai acheté dix kilos de graines de foin, coquelicots, bluets, que j'ai répandues à poignées sur la terre bien béchée.

Le long des murs grimpent des poids fleurs et des volubilis ; quelques fleurs vives à l'entrée ;

Si vous voyiez ça !

Partout de l'herbe, des feuilles et des fleurs, dans un fouillis délicieux.

C'est tout, par exemple. Ni poires, ni raisins, ni salades.

Je sais ce que cela vaut, J'aime autant en acheter, je les ai à point, comme il faut qu'on les mange et quand l'envie m'en prend.

Je puis maintenant recevoir mes amis sans appréhension ; ils ne mangent pas l'herbe.

Des gens ébouriffés ce sont mes voisins.

Je les entends, quelquefois, dire :

C'est égal, il est rien original, encore celui-là !

Albert PRADEL.

.....
Les meilleurs potages se font avec le **Tapioca Rils**.

LA JEUNE MALADE

SONNET

Elle se meurt, ainsi que s'effeuille une rose....
Sur le lit virginal aux pudiques abris,
Elle fait ses adieux à ses rêves chéris,
A ce bonheur qui fuit son âme fraîche éclosée....

Le jour quand tout renaît, la nuit quand tout repose,
La fièvre fait trembler ses membres amaigris,
Car, sinistre araignée, hélas ! la fièvre a pris
L'espoir de ces quinze ans dans son piège morose !

Le store est soulevé ; la brise du printemps
Passe sur le jardin paré comme une épouse
De touffes d'orangers aux boutons éclatants....

Et la triste malade en son cœur est jalouse
De ces arbres fleuris dont les parfums flottants
D'une haleine de vie effleurent la pelouse !

Louise HERMEL.

CASINO DES ARTS

Avec la divette Germaine Ety, dans ses fines et exquises chansons, une nouveauté des plus intéressantes, les Broklin's, d'étranges musiciens, remouleurs fantaisistes, et d'un comique achevé ; les Kronemann ; M^{me} Hendrick et sa meute savante ; les Brothers Hasting, excentric's diabolic's et les frères Heeley, clowns burlesques du nouveau cirque de Paris.

ELDORADO

33, cours Gambetta — toujours grand succès de la revue populaire : Ah ! la Gui... ! la Gui... ! la Guillotière !

Nouveaux débuts et scènes nouvelles.

SCALA-BOUFFES

Les Gymnastes *Eclairs* détiennent assurément le record de la souplesse, de l'agilité et de l'élégance. — *L'Escargot*, pièce à grand spectacle. — Incessamment, Ratze et M^{lle} Paul Henry, Diana, et, pour quelques représentations, M^{lle} Aussourd, première chanteuse des principaux théâtres de Paris.

UN CHEF D'ORCHESTRE SOURD

Musicien jusqu'à tomber raide mort au son d'une fausse note, artiste au point d'exprimer par la musique ses sentiments les plus vulgaires, Pommery, qui avait raté le prix de Rome d'un quart de soupir, ternissait sous la misère en dépit de son habileté, faute d'avoir su se faire une tête, un nom.

Une douzaine de ses partitions, trente de ses morceaux jaunissaient chez les directeurs de théâtre et chez les éditeurs. En revanche, il orchestrait, dans l'ombre et pour vivre, la musique des opérettes d'un confrère en renom.

Invité comme virtuose chez des menus bourgeois de Paris, Pommery se nourrissait de glaces. Il semait pour deux cents francs de talent ; il récoltait pour vingt centimes de sirop ; puis il regagnait son sixième étage, rasant les devantures de boutiques, râpé, grelottant en hiver, fondant en été, n'ayant pour toute monnaie que les compliments onctueux des maîtres de la maison.

Un jour, la Fortune passa près du pauvre hère, la fameuse roue l'éclaboussa. Une goutte d'or lui sauta à la joue. Autrement dit, notre musicien se vit engagé dans un café chantant de la ville de Saint-X.

Il saisit sa boîte à violon — il jouait de tous les instruments — y logea sa seconde et dernière chemise et bondit, sans plus de bagages, dans un wagon de troisième classe. Il n'y a pas de quatrième.

En peu de temps, sa réputation de musicien merveilleux gagna toute la ville de Saint-X... Il travailla avec amour, dressa sa petite troupe, inocula la justesse des notes dans les gosiers les plus récalcitrants : il parvint même, nous l'a-t-on affirmé sur l'honneur, à faire chanter en mesure les femmes ; bref, sous sa vibrante impulsion, tout le monde devint bon musicien. Pommery eût fait chanter le chat du théâtre.

Tant d'efforts et de renommée attirèrent sur son clavier une pluie de demandes de leçons. C'est à qui, dans la ville, prendrait des leçons de M. Pommery. Il n'y pouvait suffire. Plus d'une jeune bourgeoise dut passer à profits et pertes ses plus suaves sourires. En un mot, Pommery connut les adorables ivresses du succès.

Elles ne furent pas de longue durée. Une catastrophe l'écrasa, la fièvre cérébrale l'arrêta net dans son essor et le cloua sur son lit..

On le soigna, on le guérit, mais lorsqu'il se releva, il était frappé de surdité.

Sourd, lui, musicien !

Sourd devant son piano qu'il harcelait fié-



CRÈME SIMON

Le Cold Cream
par excellence et sans rival

GUÉRIT

Gerçures, Rougeurs
et toutes les
Affections légères
de la peau

Se défier des nombreuses imitations
EN VENTE PARTOUT

Éviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom



CHRONIQUES, ROMANS
ACTUALITÉS, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC.

COLLABORATEURS CÉLÈBRES

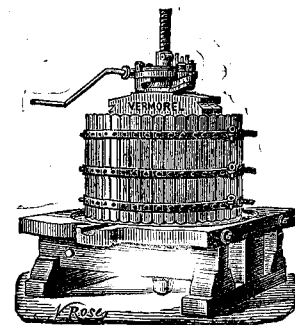
ŒUVRES INÉDITES

MODES : M^{me} Aline VERNON

ABONNEMENT D'ESSAI :

Cinquante centimes pour Deux mois

V. VERMOREL, à VILLEFRANCHE (Rhône)



POMPES

A VIN

Pressoirs

FOULOIRS

ÉGRAPPOIRS

ALAMBICS

Grande Fabrique de Cuves et Foudres

Exposition de Lyon CHAI MODÈLE (Coupoie)
PAVILION SPÉCIAL
près la porte Tête-d'Or

Écrire à V. VERMOREL, à Villefranche (Rhône)

REVUE DU LYONNAIS, N° 104. — Juin 1894.

SOMMAIRE

Les Sires de Beaujeu, par E. L. (à suivre). — Vieux mots lyonnais, par Ad. VACHET (à suivre). — Impressions de voyage à Venise, par E. CUAZ. — Intermédiaire lyonnais, par PUTSPELU. — Rêve d'humanisme, poésie par Pierre de BOUCHAUD. — Sociétés savantes. — Chronique d'Août 1894.

vreusement, mais dont aucune note n'atteignait son oreille.

Le pauvre homme pleura.

Que faire ? se détruire ou vendre du papier à lettre ? Il jetait des lamentations qu'il n'entendait pas, arpentait sa chambre, puis retombait pétrifié, vaincu, dans son fauteuil de convalescent.

Un soir, les aiguilles de sa pendule marquaient six heures trois quarts. Il se redressa comme Sixte-Quint jetant ses béquilles, mit sa cravate blanche, endossa son habit, fourra dans une poche un revolver chargé, puis se rendit, comme un fou, à son théâtre.

Dès qu'elle le vit déboucher du dessous de la scène et apparaître dans son orchestre, la salle entière salua de ses mains la résurrection de son chef d'orchestre favori. Les musiciens, dont il était aimé, joignirent leur ovation à celle du public. Le pauvre artiste n'entendit rien, mais il vit. Le miroitement de cet océan de mains sympathiques, l'émut jusqu'au fond du cœur ; il s'inclina respectueusement, monta à son pupitre qu'il arrosa de deux grosses larmes.

Une idée saugrenue, une pensée de fou, de désespéré, l'avait ramené là. Il voulait se brûler la cervelle à son pupitre, sur cette modeste éminence qui, pour lui, avait été le mont Hy-mette.

Pommery s'était assis lentement, avait tiré d'un pan de son habit le revolver et l'avait déposé sous le pupitre. Il demeurait immobile, hébété. Soudain, sous un portant, il aperçut l'ombre de la sonnette du régisseur.

Cette ombre s'agitait comme aux belles soirées d'autrefois. Il ouvrit le cahier ; un coup d'œil lui suffit pour voir ce qu'on allait chanter, un morceau des *Dragons de Villars*, il frappa le pupitre de son archet, se tourna à gauche, puis à droite, vit son orchestre prêt à attaquer, une, deux, et l'orchestre préluda à la romance :

Jolie, jolie,
On ne m'avait jamais dit ça.

Mlle Zildali entra en scène. Pommery lui donna le signal, suivit la mesure mathématiquement, ainsi que le mouvement des lèvres de la cantatrice, tantôt se guidant sur elle — ils avaient tant de fois exécuté ensemble ce morceau tendre ; tous deux y mirent leur âme : l'exécution fut si poignante que le public la fit bisser.

Une chansonnette suivit, puis une autre, sans un accroc.

C'était une rentrée superbe. Les habitués, ravis, faisaient aussi bisser, trisser leur bock ; le directeur, jubilant, envoya pour toute la troupe le champagne des grands jours.

Sans se laisser distraire ni approcher, Pommery, en arrêt sur la bienfaisante sonnette, fit exécuter tous les numéros du programme classés suivant l'usage, dans l'ordre de l'exécution. La soirée se déroula brillante, agréablement houleuse.

A la fin, le chef d'orchestre se retira comme il était venu, en fou, regagna son domicile, se coucha et s'endormit.

Le lendemain, il confia au sous-chef la corvée des répétitions, apprit par cœur le parlé des chansonnettes, seul écueil redoutable, se fit bourru, absorbé, taciturne et muet. On mit tout cela sur le compte de la fièvre cérébrale. Et Pommery put tenir tête à son malheur... pendant trois semaines.

Le mariage, qui sauve les pantomimes ordinaires, perdit la sienne. Son premier piston se maria. Sotte fantaisie ! Celui-ci dut se faire remplacer ; mais ce remplaçant, invité au déjeuner de noces, toasta avec tant d'affection que mis dans l'impossibilité de jouer, il fut obligé de se faire remplacer à son tour. Le pupitre échoua enfin à un pauvre diable qui souffla dans son cornet avec l'énergie d'un raccommodeur de faïence soufflant la marche d'*Aïda*.

Le public se fâcha, siffla ; l'orchestre s'interrompit ; mais, ô malheur, Pommery continuait de battre la mesure. Le directeur courut lui faire de vertes observations qu'il n'entendit pas.

Bref, c'en était fait.

A partir du lendemain, Pommery resta chez lui. Par pitié, les membres d'un cercle le chargèrent de saupoudrer de musique nouvelle une revue d'amateurs, écrite par l'un d'eux. Pommery eut des inspirations étonnantes, admirables. On en parla. La presse entonna ses puissantes hymnes et Pommery fut désormais lancé dans la voie de la composition. On s'arrache aujourd'hui ses valse et ses romances.

— Je suis sourd, dit-il souvent, mais voyez que de divines compensations, je n'entends plus ma voisine hurler la *Traviata*, j'en entends plus dire du mal de mes maîtres vénérés. La surdité a ses charmes.

Et, se replongeant sur son papier à musique, il agraffe aux portées des guirlandes de doubles croches dont le vacarme sonore l'assourdit de mémoire.

Depuis qu'il est sourd, Pommery gagne beaucoup d'argent avec sa musique.

Jean ALESSON.

Malades ! n'hésitez pas

Les Dragées antinévralgiques et antihémicraniques à base de valériane de zinc des RR. PP. Prémontrés vous soulageront et guériront en peu de jours de vos « migraines, maux de tête, névralgies, etc. » Tonique et fébrifuge puissant, ce médicament est connu depuis fort longtemps par ses nombreux succès.

Vente en gros : Boissier et Fournier, rue de la Poulaille, 6, à Lyon.

Détail. Dans toutes les bonnes pharmacies.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

La séance qui débutait aujourd'hui dans de mauvaises conditions n'a pas tardé à manifester des dispositions meilleures ; les réalisations se sont produites, en effet, plus rares et des achats, sans déterminer une reprise, ont maintenu très fermement les cours aux niveaux d'hier.

Le 3 % finit à 102 87 ; l'Amortissable à 101 80 ; le 3 1/2 à 108 50.

Nos établissements de Crédit se ressentent eux aussi de cette fermeté, ils sont mieux tenus : La Banque de France se négocie à 3,980 ; le Crédit Foncier passe à 917 50 ; le Crédit Lyonnais gagne 5 fr. à 752 50 ; la Société gé-

nérale cote 471 25 ; le Comptoir national d'Es-compte 530 ; la Banque de Paris 712 50.

Nos chemins inscrivent des plus-values sensibles : le Lyon qui cotait hier 1410 finit à 1420, en hausse de 10 fr. ; le Midi progresse de 18 75 à 1,114 25 ; le Nord de 6 25 à 1,801 25 ; l'Orléans, de 5 fr. à 1495.

Le Suez finit à 2,937 50, soit en avance de 7 50 ; le Gaz finit à 1,130 ; le Panama est toujours à 15 fr.

Les Fonds étrangers, et notamment les fonds Russes, dont nous constatons hier la lourdeur, regagnent du terrain perdu ; l'Italien vaut 83 70 au lieu de 83 47 ; la Rente Turque remonte de 10 fr. à 25 60 ; l'Extérieure est à 70 37 ; l'Egypte cote 524 37 ; le Portugais 26 20. Le Consolidé Russe de 100 80 revient à 101 50 ; le 3 % 1891, de 88 30 à 88 90.

La Banque des Pays Autrichiens est toujours très ferme, nous la laissons en clôture à 560 en nouveau progrès sur hier ; la Banque Ottomane fait 667 50.

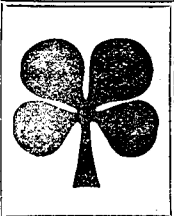
Les Chemins Autrichiens gagnent 7 50 à 760 ; les autres chemins étrangers sont sans changement : le Nord de l'Espagne à 123 75 ; le Saragosse à 166 25 ; les Lombards à 242 50 ; les Orientaux à 546 25.

Le nombre de personnes atteintes de *maladies de l'estomac*, dyspepsie, dilatation, acidité, flatulence, est incalculable. Après avoir essayé tous les traitements, elles ne savent plus à quel saint se vouer, lorsqu'il eût été si simple de se soigner dès le début et de favoriser la sortie hors du tube digestif de toutes les matières qui l'encombrent et qui sont produites par de mauvaises digestions.

La **Tisane Dussolin** remplit admirablement ce but ; en commençant par son emploi, on évitera d'abord une perte de temps, et on empêchera une foule de maladies qui s'aggravent sans traitement immédiat. Il n'est pas de plus sûr moyen de prévenir et de guérir les maladies de l'estomac et de l'intestin que la **Tisane Dussolin**.

C'est en même temps le meilleur fortifiant et rafraichissant du sang. On en trouve dans toutes les bonnes pharmacies au prix de 4 fr. 50 le flacon avec la notice explicative. Bien se rappeler le nom **Tisane Dussolin**. Dépôt général à Paris, pharmacie Derbecq, 24, rue de Charonne.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.



Ne demandez chez votre Epicier que du

TAPIOCA RILS

c'est le **MEILLEUR**

ÉVITER LES CONTREFAÇONS

Se trouve dans toutes les bonnes Maisons d'Épiceries et de Comestibles.

Vente en Gros : 262, Boulevard Voltaire, 262 — PARIS.

Dépôt à Lyon : A. GIROUD, 24, rue Saint Jean.
Épicerie SAGE, 59, avenue de Noailles. — Épicerie BOUVIER, 22, rue de la Martinière.
UNION OUVRIÈRE, 28, cours Vitton.

TISANE DUSSOLIN

La Tisane Dussolin guérit l'Anémie, la Chlorose, les Lourdeurs et Maux de tête, les Rhumatismes, la Goutte, les Douleurs ; elle reconstitue et purifie le sang, chasse les humeurs.

Prix : 4^{fr} 50 le flacon. — Se trouve à Paris, chez DERBECQ, Pharmacien, 24, rue de Charonne, et toutes bonnes Pharmacies de France.

Dépôts à Lyon : Pharmacies PRUDON, 3, rue de la République. —
ROME, 60, rue Saint-Joseph. — PHILIPPE, 12, avenue de Saxe. —
Pharmacie DU SERPENT, 32, rue Lanterne.

EXPOSITION DE LYON

en Vente le

CATALOGUE OFFICIEL

DES EXPOSANTS

GRUPE I

BEAUX-ARTS

Peinture
SCULPTURE
Architecture

GRUPE VIII

MÉCANIQUE GÉNÉRALE

Electricité
Génie Civil, Chemins de Fer
Carrosserie

GRUPE IX

ALIMENTATION

Céréales, Viandes et Légumes, Boissons fermentées
Condiments, Etablissements de Consommation

Prix du Fascicule : 1 Franc

Par la Poste : 1 fr. 15

EN VENTE

à l'EXPOSITION, dans les Galeries et dans les Kiosques
et à l'Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

ABONNEMENT A TOUS LES JOURNAUX DU MONDE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort.

VIENT DE PARAITRE

La Fiancée du Docteur

Par Paul SAMY

Un volume grand in-18. — Chez tous les Libraires

LE

GUIDE DE GRENOBLE

ET SES ENVIRONS

La Grande-Chartreuse, Uriage, Allevard, Sassenage,
La Motte-les-Bains, etc.

Ouvrage indispensable aux étrangers qui visitent Grenoble et les beaux sites du Dauphiné, et aux baigneurs qui fréquentent nos stations thermales. — Il est illustré d'une magnifique couverture en plusieurs couleurs, qui est, à elle seule, un vrai souvenir des sites du Dauphiné. — Nombreuses gravures dans le texte.

Description et renseignements sur promenades, monuments, excursions. — Notice sur les Etablissements thermaux. — Horaire des voitures publiques et des chemins de fer avec les nouveaux tarifs de billets simples et billets aller et retour — Tarif des voitures de place. — Plan de la ville de Grenoble, etc.

PRIX : 50 cent. — Franco par la Poste : 65 cent.

EN VENTE CHEZ L'ÉDITEUR

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

AGENCE FOURNIER

LYON — 14, RUE CONFORT, 14 — LYON

CONCESSIONNAIRE DES MURS COMMUNAUX

Des Villes de Lyon, de St-Etienne et de Grenoble

D'un très grand nombre de Murs de refend et de Murs particuliers appartenant à divers propriétaires

AFFICHEUR DE LA VILLE DE LYON, DE LA PRÉFECTURE, DES THÉÂTRES ET DES PRINCIPALES ADMINISTRATIONS

AFFICHAGE GÉNÉRAL

A Lyon, dans toute la France et à l'Etranger. — Conditions et Prix suivant importance de commande.
Organisation spéciale donnant **toutes garanties** d'exécution **consciencieuse, rapide et complète**
de toutes combinaisons de publicité par l'Affichage.

PLUS DE HUIT CENTS EMPLACEMENTS RÉSERVÉS

Travaux contrôlés. — Exécution irréprochable.

SUCCURSALES :

ST-ETIENNE, Rue Ste-Catherine, 6

MACON, Rue Sigorgne, 20

VALENCE, Rue Madier-Montjau, 71

GRENOBLE, Place Grenette

DIJON, Rue de la Liberté, 68

CHALON-S/S, Quai des Messageries, 8

CLERMONT-FERRAND, 2 Boulevard Desaix, 2

MAGASINS INTERNATIONAUX

MACHINES A COUDRE, A TRICOTER, VÉLOCIPÈDES

ET COFFRES-FORTS

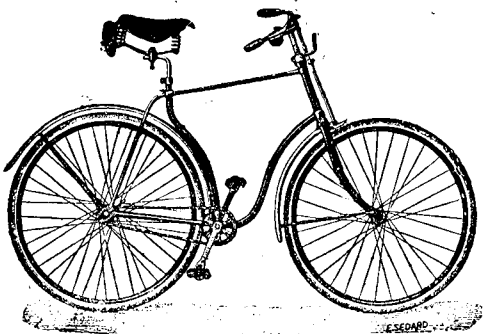
MAGASINS : 7, place de la Charité, LYON

MAISON ÉMILE DOUÉ

MAGASINS : 7, place de la Charité, LYON

AGENCE RÉGIONALE

Des célèbres Cycles RUDGE GLADIATOR, BAYLIS, THOMAS, Cowentry Machinists



MACHINES A COUDRE de tous systèmes

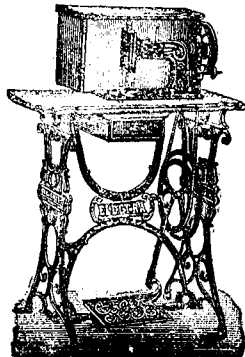
Agence pour la France, l'Algérie, la Tunisie

Des célèbres Machines NEW-ORLÉANS et TRAVAILLEUSES (merveille de mécanisme)

MACHINES A TRICOTER — COFFRES-FORTS

Accessoires — Réparations — Fournitures

FORTE REMISE AU COMPTANT



GRAND MANÈGE VÉLOCIPÉDIQUE, couvert et parqueté de 2,000 mètres, 32, QUAI PERRACHE

SEUL LE QUINA ABRIC

Permet de préparer SOI-MÊME, à la minute, pour 1 fr. 25, un litre de VRAI

VIN DE QUINA conforme au CODEX

Fabrique à LYON, pharmacie GAUDET

31, rue de l'Hôtel-de-Ville, 31. — ENVOIS. — Dépôt dans toutes les pharmacies.

VIENT DE PARAÎTRE

LE

Guide Bleu

GUIDE DES VISITEURS A L'EXPOSITION DE LYON

INDISPENSABLE A CEUX QUI VEULENT VISITER
L'EXPOSITION

*Contenant la Description complète des Palais,
Pavillons, Expositions particulières*

PRIX : 0 fr. 50, par la poste franco 0 fr. 60

EN VENTE

à l'Exposition, dans les Kiosques et Galeries et à

L'AGENCE FOURNIER

LYON, 14, rue Confort, 14, LYON

EXPOSITION DE LYON

L'AGENCE FOURNIER

Rue Confort, 14

MET EN VENTE des CARNETS

DES

TICKETS COLLECTIFS

AU PRIX DE 5 FR. DONNANT DROIT D'ENTRÉE

A l'Exposition.

Au Village et au Théâtre

Annamites.

Au Diorama Jacquard.

Au Couronnement du Czar

Au Chemin de fer de Tom-

bouctou.

Au Village des Fellatahs.

Au Concert des Aissaouas.

Au Théâtre Egyptien «Ture

et enfin dans le Parc Aérostatique, où ont lieu les
ascensions du Ballon Captif.

Tous ces Tickets sont distincts et peuvent être utilisés
au gré du visiteur. — Le Ticket collectif comprenant les
9 Billets ci-dessus se vend 5 francs.

VELOUTINE

POUDRE DE RIZ SPÉCIALE, Préparée au Bismuth
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE et INVISIBLE

Seule récompense à l'Exposition universelle de 1889

Se défier des Imitations et Contrefaçons

Jugement du Tribunal civil de la Seine, du 8 mai 1875.

CH. FAY,

Inventeur, 9, rue de la Paix, PARIS